

L'ACTION FRANÇAISE

Nous publions ci-dessous un résumé de la première partie d'une conférence faite par M. Ls. D. Durand, étudiant en Droit, à la Faculté des Arts, le 7 avril dernier, sur le Mouvement Royaliste en France. L'espace nous fait malheureusement défaut pour publier la seconde partie, toute de théorie.

"La France, depuis le changement politique qui s'est opéré chez elle en 1789 par la Révolution, a passé par une suite ininterrompue d'expériences dont les résultats annoncés d'avance par des penseurs comme de Bonald et de Maistre, des génies comme Balzac et des littérateurs comme Ernest Renan, constituent un bilan des plus pénibles à parcourir; anarchie à l'intérieur et sous toutes ses formes; destruction de la famille, des traditions religieuses, nationales, civiles et militaires; faiblesse désespérante au dehors, diminution de l'influence française dans le monde, bref, c'est un désastre gigantesque et l'on en est à se demander de par l'univers ce qu'il adviendra de la France.

Comme bien vous le pensez, puisque le monde entier s'inquiète de ce qui se passe là-bas, les Français, nos cousins, se sont employés de longtemps à trouver le remède aux maux dont souffre leur patrie et c'est avec une anxiété légitime que les philosophes et les politiques ont étudié l'angoissant et le pressant problème d'une Renaissance française qui de jour en jour devient de plus en plus nécessaire.

Ils sont donc à la recherche de l'arche dont parlait un jour Deroulède, de l'autorité. Les systèmes de reconstruction nationale sont en très grand nombre. Avec votre permission, mesdames et messieurs, et dans la mesure de mes faibles connaissances, nous étudierons le système prôné par les royalistes, tout d'abord en examinant rapidement les origines du mouvement royaliste actuel, et ensuite en scrutant avec plus d'attention les raisons qu'ils apportent contre le régime actuel au soutien de leur thèse.

Il y a quelques années j'avais la bonne fortune de me procurer un livre qui m'ouvrit des horizons insoupçonnés sur un des plus grands mouvements de la pensée française moderne: la restauration de la France par la Monarchie, que, comme beaucoup d'autres, je croyais morte et enterrée à jamais.

Je trouvais dans ce volume, intitulé "Enquête sur la Monarchie" quelques-uns des plus grands noms de la France contemporaine, et, chose remarquable à plus d'un titre, presque tous, radicaux, catholiques, républicains modérés, anarchistes, libéraux ou socialistes ne voyaient pas la possibilité de la restauration de l'ancienne monarchie française, alors qu'aujourd'hui, après quatorze ans, la grande majorité de ces mêmes hommes sont devenus les plus fervents des royalistes.

L'origine de ce mouvement et l'histoire de cette évolution sont des plus curieuses.

En 1898, la France était en proie à l'agitation causée par l'affaire Dreyfus, et, pour résister à l'action dissolvante qu'exerçaient sur la nation française les prétendus intellectuels qui se battaient pour le traître, Henri Vaugois, professeur de philosophie au lycée Coulonniers, fonda le Comité d'Action Française, duquel naquit la Ligue de la Patrie Française qui recueillit des milliers et des milliers d'adhérents.

Vaugois était républicain, se joignirent à lui, dans la Ligue, François Coppée, bonapartiste; Maurice Barrès, plébiscitaire, comme Déroulède; Jules Lemaitre, républicain modéré; Alfred Giard, socialiste athée; Albert de Mun, catholique; le comte d'Haussonville, monarchiste parlementaire; M. de Mahy, vieux libéral parlementaire et d'autres.

Comme on le voit la diversité des opinions était grande et une telle ligue ne pouvait arriver à quoi que ce soit de précis, justement à cause du peu d'entente qu'il y avait entre ses membres sur les moyens essentiels au salut de la France. Aussi, la Ligue péritina sur place et fit porter ses efforts sur des batailles électorales stériles, ainsi que le nota plus tard M. Lemaitre.

Vaugois, esprit logique par excellence, vit l'inutilité de cette ligue et reconstitua son Comité d'Action Française dont la présidence fut confiée à M. de Mahy. De tous les membres de ce comité, un seul était

royaliste: Maurras, l'auteur de l'Enquête; Lucien Moreau était radical; Léon de Montesquiou, républicain; Louis Dim'er, catholique pratiquant et militant "croyait à la possibilité d'organiser la république pour la rendre habitable", comme beaucoup d'autres.

Tous étaient nationalistes d'instinct; pour arriver à dégager des idées directrices de ce mouvement généreux provoqué chez les patriotes par les ruines qu'accumulaient l'Affaire et ses suites, le comité fonda un bulletin bi-mensuel: "La Revue d'Action Française", dans lequel on se proposait d'étudier les différentes solutions politiques qui s'offraient à l'attention de ceux que préoccupait l'avenir de leur pays.

A ceux qui leur disaient: Il n'y a de salut pour la France que dans la conservation de la République, ils répondaient: "Prenons comme principe: le salut de la France prime tout; vérifions ensuite l'hypothèse République".

C'était parler logiquement. Ne craignant pas d'aller jusqu'au bout de leur pensée, désireux de ne rien avancer dans cette étude de philosophie politique qui ne fût solidement étayé sur la raison, Vaugois disait: "Nous avons deux devoirs, l'un immédiat, réalisable dans ces pages de l'Action Française, discerner impitoyablement ce qui est censé de ce qui ne l'est pas, distinguer le possible de l'absurde; l'autre, préparer et remuer ce terrain d'où peut germer l'action salutaire".

Ce républicain de vieille souche, mais si sincère dans sa recherche du remède qui arracherait son pays à l'anarchie ou il était plongé, eut le courage moral, plus beau que le courage physique, d'écrire, à une époque où l'on considérait la République comme une institution sacro-sainte: "Nous sommes républicains, mais si la République nous paraît être un obstacle au développement, à la grandeur, à l'intégrité de la patrie, nous renoncerons à la République".

A peu près dans le même temps que paraissaient ces lignes, Charles Maurras, le seul royaliste du groupe d'Action Française, de retour d'un voyage à Bruxelles où résidait le prétendant Philippe VIII, descendant des Capets, que la République a exilé aux noms de l'égalité, de la fraternité et de la liberté, dit-on, Maurras, dit-il, commençait dans la Gazette de France, la publication de sa fameuse Enquête sur la Monarchie et des réponses qu'il faisait à chaque objection.

Ce livre extraordinaire de logique implacable fournit une direction à tous les égaux d'Action Française. Ils sentaient, eux qui n'étaient pas encore monarchistes, que dans ce livre merveilleux, basé sur la froide raison, se trouvait une discipline qui dans l'application pourrait être donnée à la France la paix dont elle a besoin à l'intérieur, et dans ses relations avec les nations étrangères, le rôle prépondérant qu'il est naturel qu'elle joue dans le monde. Le 7 février 1901, au deuxième dîner de l'Action Française, où se trouve réunie l'élite des patriotes nationalistes, si l'évolution n'est pas complète et si l'on reste encore hésitant devant l'abandon de tout ce qu'on a cru dans sa jeunesse, on n'en est pas moins fortement ébranlé, et un penseur comme Maurice Barrès, parlant de l'Enquête sur la Monarchie, ne craignait pas de dire: "Je voudrais que tous les hommes d'étude pussent lire le livre de Maurras. Je ne suis pas monarchiste, mais je trouve qu'il est impossible de concevoir un livre de littérature politique où l'on trouve plus de satisfaction pour le raisonnement et la haute culture. Voilà qui justifie votre prétention d'instituer un laboratoire politique".

Le 15 juin de la même année, après toutes les angoisses que l'on devine dans cette lutte d'idées contre des sentiments, à la recherche d'une vérité politique, car en ce domaine comme en tout autre il ne peut exister deux vérités contradictoires qui soient vraies toutes les deux, Henri Vaugois, au troisième dîner de l'Action Française, fait sa profession de foi monarchique: "Je ne dois pas dissimuler, dit-il, qu'en ce qui me concerne personnellement, j'ai envisagé et j'envisage chaque jour avec plus de confiance, de satisfaction d'esprit, l'hypothèse d'un ordre français qui serait tout simplement l'ancien, l'ordre monarchique. Je l'étudie depuis deux ans dans

les travaux incomparables de solidité et de clarté de mon ami Maurras. La construction est admirable; l'ordre en France, maintenu par une monarchie française, c'est-à-dire une famille dont l'intérêt, par sa position même au centre du pays, à travers des années et à travers des siècles, ne fait qu'un avec l'intérêt national".

Et voilà, aussi brièvement que possible l'histoire de l'évolution de Vaugois républicain à Vaugois monarchiste.

C'est l'évolution de presque tous ceux qui ne croyaient pas à la Monarchie, lors de l'Enquête, en 1900, et qui aujourd'hui, heureux d'avoir été vaincus par Charles Maurras, dans ce combat pour des idées saines et vraies contre les nuées révolutionnaires et romantiques, donnent avec lui tout leur talent, toute leur énergie à la cause de l'avènement de Philippe VIII sur le trône de France.

C'est celle de Jules Lemaitre, l'illustre académicien, qui de républicain est devenu royaliste; c'est celle du maître incontesté de la littérature française Paul Bourget qui parti d'aussi loin s'est rencontré avec Lemaitre au même tournant de la route; c'est celle de Flourens, ancien ministre des Affaires Etrangères dans un cabinet républicain, qui consacre aujourd'hui sa plume à la diffusion de l'idée royaliste; c'est celle du général Mercier, ancien ministre de la Guerre qui donne l'autorité de son grand nom à la cause de la royauté; c'est celle du général Bonnal qui lui aussi s'est rallié à la Monarchie et qui apporte à ses nouveaux compagnons d'armes l'exemple d'une vie toute de loyauté et de dévouement à sa patrie, bref c'est celle de milliers d'enthousiastes partisans, marquis ou ouvriers, universitaires, collégiens, militaires ou employés modestes, et même fonctionnaires de la République, car on ne doit pas oublier que feu M. Bertillon, qu'il n'y a que quelques semaines encore, était à la tête d'un des plus importants services de l'Etat, était aussi un ardent royaliste.

Le premier congrès d'Action Française eut lieu en 1907 et se terminait par un banquet auquel assistaient cent cinquante convives; l'an dernier, le sixième congrès se clôturait par une grande manifestation publique à la salle Wagram et huit mille Parisiens de toutes les classes sociales, rebout, têtes nues, acclamaient en République, à deux pas du palais présidentiel et de la préfecture de police, impuissante, le nom de Philippe VIII d'Orléans, roi des Français. Ce simple rapprochement vous indique d'un trait le chemin parcouru par les idées royalistes dans le cœur du peuple.

C'est donc en juillet 1899 que fut fondée l'Action Française par sept ou huit Français dirigés par Maurras, le seul qui savait exactement où il allait, qui savait que la petite revue bi-mensuelle que l'on jetterait dans Paris heurterait par ses théories les préjugés républicains de l'immense majorité, et cependant aujourd'hui, après quelques années de labeur, cette phalange de constructeurs ou plutôt de renovateurs qui ont gagné à leurs idées tant et tant d'intelligences, ont fondé à Paris un Institut d'Enseignement Supérieur contre-révolutionnaire où professent Paul Bourget, Léon Daudet, Dom Besse, moine bénédictin; ont inondé la France de millions de tracts, de revue, de journaux, de livres et réussi à former un courant d'opinion tellement formidable que si le juif Joseph Reinach pouvait dire il y a dix ans, aux républicains effarés, en parlant de Philippe d'Orléans: "Je vous dis qu'il y a là quelque chose", on a pu voir récemment Marcel Sembat, chef des socialistes unifiés, interpellé les parlementaires en ces termes: "Vous prétendez être des patriotes, vous voulez une France forte, capable de se défendre contre l'ennemi du dehors, ayant une armée solidement organisée et une puissante marine, alors ayez donc le courage d'être logiques. Ecoutez Charles Maurras, c'est lui qui est dans le vrai: Faites un Roi".

× × ×

Pour ceux que la question pourrait intéresser, nous donnons ici une courte liste d'ouvrages qu'il aurait profité à consulter et qu'ils trouveront chez Déom, à la librairie Saint-Louis ou à la librairie Notre-Dame, chez Bertrand-Foucher: "Kiel et Tanger, la République devant l'Europe", Charles Maurras; "La politique religieuse", Ch. M.; "La Religion catholique et l'Action Française", Ch. M.; "L'Avant-Guerre", Léon Daudet; "Fautômes et Vivants" (souvenirs) Léon Daudet.

UNE ÉMEUTE

(Suite de la 1ère page)

ation Laval, laquelle Société aura beaucoup mérité de la patrie du journalisme pour lui avoir donné vingt-trois fils en neuf mois.

LES FAITS:—

3 heures p.m.—Le propriétaire du Ritz-Gagnon vient à nos bureaux nous avertir qu'on réclame l'"Etudiant". Au même instant, notre Directeur reçoit un message qui lui annonce l'impossibilité d'avoir notre journal avant cinq heures. Scène... Engueulade... Recherche des coupables...

3 heures 30 p.m.—Arrivée du Rédacteur en Chef, Monsieur Parent. Le Directeur, Monsieur Marin, lui tombe dessus, Monsieur Parent se déclare responsable de ce qui arrive. Consternation générale...

4 heures p.m.—La foule se masse devant nos bureaux. Monsieur Monet, président général des étudiants, demande un peu de patience aux mécontents. Récrimination, éparses... Accalmie...

4 heures 15 p.m.—La foule devient houleuse. Les mécontents lèvent de nouveau la voix. Efforts réitérés de Monsieur Monet pour obtenir l'apaisement général. Monsieur Monet et ses efforts manquent d'efficacité. Cris plus fournis de la foule: "L'Etudiant, l'Etudiant! Tyrans, blagueurs! Où est le Directeur? Il a peur de se montrer! Il se paie notre tête!"

4 heures 30 p.m.—Le directeur se montre. La foule le hue. Le Directeur reste froid.

DISCOURS DU DIRECTEUR:—

Messieurs, (interruptions), Messieurs, (nouvelles interruptions). Messieurs. La voix du peuple est aussi forte que ses passions, mais moins forte que la voix d'un homme sincère. (La foule: c'est faux! Tu poses!) La voix d'un homme sincère est forte, mais moins forte que ses droits, messieurs. (La foule: "pas vrai! Tu n'es pas sincère". Monsieur Monet: "S'il vous plaît, messieurs... si l'on peut!") Et si je viens à vous, nobles confrères, c'est pour défendre mes droits, me disculper et distribuer les responsabilités. (Silence de tombeaux). Les premiers coupables, c'est vous, messieurs, (clameur indignée mais brève) vous qui négligez de nous aider, de collaborer à notre oeuvre, vous qui nous laissez tout l'ouvrage et toute la peine. (La foule: "Cancre! Paresseux! Vous ne faites rien!")

Mais le grand coupable, messieurs, ce n'est pas vous. (Très bien! Très bien!) Le grand coupable, c'est l'homme qui vous trahit quand vous lui donnez votre confiance! Et Monsieur Parent vous a trahi! Monsieur Parent s'est laissé détourner de son devoir par l'amour d'une femme, d'une nouvelle Dalilah. Je ne sais si je devrais vous dire ces choses, messieurs. (La foule: "Continue! Parle!") Monsieur Parent s'est laissé enlever les épreuves de notre journal! Et cela par une femme qui comptait peut-être, dans l'ombre, la destruction de notre oeuvre. (La foule: "A bas, Parent! Honte! Honte! Où est-il qu'on le voie?") Messieurs! (La foule: "Parent, nous voulons Parent!").

5 heures p.m.—Le Directeur rentre dans son bureau, harassé, exténué, irrité contre la foule qui ne veut pas l'entendre. Au dehors, les lecteurs de l'"Etudiant" réclament Parent, demandant sa tête. Parent ne s'énerve pas. Il est sombre et pensif. Il se rappelle avoir lu quelque part un conte de Pierre Louys. Et ce conte, c'est l'histoire du peintre Parrhasios!

Parrhasios n'a pas craint d'enchaîner un homme libre et de le torturer à mort afin d'avoir un modèle plus suggestif pour peindre "le Prométhée" qu'il destine au Parthénon. Mais le peuple athénien l'a su et le peuple va venger Nicostrate. Voilà qu'il cerne déjà la maison du criminel. Il n'y a bientôt plus qu'un hurlement pour demander la punition de l'assassin. Impassible, Parrhasios se montre à la foule, le front ceint de la bandelette sacrée. Les cris redoublent sans l'émouvoir. Alors, levant devant lui le panneau qu'il vient de peindre, Parrhasios s'efface et l'"Oeuvre" apparaît à la place de l'Homme". A la vue du tableau, le peuple ne peut plus qu'admirer. Une longue acclamation de gloire remplace les cris de haine et la foule se disperse, vaincue par la Beauté.

5 heures 15 p. m.—Parent, toujours pen-

(Suite à la 3ème page)